

## ROSA.



MONSIEUR le marquis de Saint-Maurice, chargé d'une mission diplomatique, était sur le point de quitter sa famille. Il causait, vers la fin du jour, dans un kiosque de son parc, avec sa femme et son fils, tandis que ses deux filles, Anna et Louise, se promenaient dans les allées voisines, en compagnie de Rosa de Valence, pupille du marquis et sa cousine à un degré fort éloigné.

Anna et Louise se ressemblaient si parfaitement, qu'il eût été facile de les prendre pour des sœurs jumelles : c'étaient les mêmes yeux vifs et intelligents, le même sourire malin, les mêmes joues blanches et roses, les mêmes cheveux noirs et brillants.

Rosa n'était pas moins belle que les deux sœurs, mais sa beauté semblait avoir été faite exprès pour ressortir par le contraste. Plus mince et plus grande que ses jeunes amies, ses cheveux blonds, qui se terminaient en boucles sur son cou, donnaient à sa douce physionomie la naïveté qui charme dans l'enfance ; elle était un peu pâle, mais la moindre émotion amenait sur son visage un coloris si frais, si léger. . . Souvent elle paraissait triste, cependant elle se trouvait heureuse, la famille de Saint-Maurice l'avait si parfaitement adoptée qu'elle ne se sentait pas orpheline ; seulement, Rosa pensait beaucoup à sa mère ; en cherchant, avec ses souvenirs, à s'en faire une image exacte, elle se demandait quelle influence elle aurait exercée sur le caractère et sur l'esprit de son enfance ; alors elle s'efforçait de se conformer à tout ce qu'elle supposait que sa mère eût exigé ou désiré d'elle. Mais cette préoccupation n'altérait ni sa douceur, ni sa reconnaissance envers ceux qui étaient devenus ses protecteurs et ses amis.

— Fernand, dit M. de Saint-Maurice à son fils où en es-tu avec ta cousine ?

Le jeune homme rougit et parut très impressionné.

— Mais, mon père... cette question... je ne comprends pas..

— Et moi, je comprends très bien, dit le père en souriant ; j'ai assez d'expérience pour savoir qu'en laissant près de toi, dans l'intimité, une jeune fille belle et charmante sous tant de rapports, il viendrait un jour où votre amitié prendrait un autre caractère, et je ne m'en suis pas effrayé : la naissance, l'éducation, la fortune, tout se convient. J'ai donc laissé les cœurs en présence, persuadé que les cœurs s'entendraient un jour. Or, ce moment, prévu par ma tendresse est arrivé pour toi ; mais je n'ai pu lire aussi clairement dans les yeux de ma belle Rosa. C'est pourquoi je te demande où tu en es avec elle.

Fernand ne répondit pas.

— Rosa est très prudente, très modeste, dit madame de Saint-Maurice ; elle n'a pour mon fils que des sentimens fort avouables, et, cependant, elle les manifeste avec une réserve qui me paraît de bon augure pour Fernand. Je suis persuadée qu'elle ne le repoussera pas quand il nous chargera de lui exprimer ses vœux. Mais Fernand, reprit-elle étonnée, vous gardez le silence ! Votre père se serait-il trompé ? N'aimez-vous pas votre cousine ?

— Ma cousine ne veut peut-être pas se marier, dit le jeune homme avec embarras.

— Ceci est à vérifier ; mais si elle le voulait ?

— Elle ne me trouverait sans doute pas assez riche..

— Vous l'êtes autant qu'elle. Etes-vous devenu fou ? dit M. de Saint-Maurice en se croisant les bras et regardant fixement le jeune homme.

— Soyez-lui indulgent, mon ami ; reprit la marquise. Allons, mon Fernand, expliquez-vous, ajouta-t-elle avec toute sa douceur de mère. Ce que vous dites là paraît bien bizarre, convenez-en.

— Ma mère, répondit-il avec embarras, ma cousine est au-dessus de moi par ses qualités personnelles ; elle doit exiger davantage, sous le rapport des biens et de la naissance. . .

— Enfant ! dit la marquise.

— Si tu ne trouves pas d'autre obstacle, reprit le père, je connais assez la petite pour être sûr qu'une pareille idée ne lui est pas venue. Ainsi, je vais arranger l'affaire. Je pars dans trois jours : il faut qu'aujourd'hui, à l'instant même, tout soit décidé. Je serai plus tranquille en vous quittant.

Le marquis s'était levé pour aller à la rencontre des jeunes filles ; Fernand le retint avec un geste d'effroi. " Oh ! par grâce, par pitié, ne lui dites rien, mon père ! "

M. de Saint-Maurice fixa sur son fils un regard scrutateur et sévère, et se rasseyant aussitôt : Fernand, lui dit-il, vous n'êtes pas sincère. . . Vous feignez de craindre des obstacles du côté de mademoiselle de Valence, et les obstacles viennent de vous. . . je ne veux pas violenter vos sentimens, et j'ai trop à cœur la dignité de Rosa pour insister sur ce projet d'union, dès qu'il n'excite pas votre enthousiasme. . . Mais alors il est présumable que vous aimez ailleurs. . .

— Mon père, vous vous trompez !..

— Quelque indigne passion peut-être..

— Oh ! vous m'êtes cruel. . . Je vous jure sur l'honneur, sur le nom de ma mère que je ne suis pas indigne de vous !

L'accent du jeune homme accusait la vérité.

— Je vous crois, Fernand, dit le marquis en lui tendant la main ; mais, certainement, ce refus cache un secret. J'attendrai que votre confiance me le révèle. Je n'abandonne pas néanmoins mon espérance chérie, et, à mon retour, vous me ferez connaître votre irrévocable résolution au sujet de Mlle de Valence.

Le marquis se retira, espérant peut-être que, seul avec sa mère Fernand lui ouvrirait son cœur ; mais le jeune homme demeura silencieux et triste, et la marquise n'osa renouer l'entretien.

Le lendemain, quelques personnes vinrent faire à M. de Saint-Maurice des visites d'adieu. Plusieurs demeurèrent à dîner : de ce nombre étaient un de ses voisins, le comte de Sanglio, et son fils Federigo, un jeune Italien, beau, spirituel, exalté comme ceux de sa nation.

Le soir, la société se répandit dans le parc et se divisa en plusieurs groupes. Les personnages graves choisirent les salons de verdure, ou se promènèrent dans les allées droites. Les jeunes femmes et les jeunes hommes suivirent les chemins sinueux et allèrent s'asseoir sur des petites roches couvertes de mousse, où ils formèrent de pittoresques tableaux.

Rosa était charmante : une robe d'organdy rose rehaussait son teint. Le calme et la beauté du ciel semblaient se refléter dans son bleu regard ; sa marche, lente et ondulée, lui donnait la